

3. La guerre du Mexique (1865-1867) ¹

Cahier n° 9, p. 9.01-9.83 (cahier de 83 pages) (2 pages manquantes entre les pages 9.48 et 9.49).

Chez les Kabyles - Au Mexique.

Dans ce cahier, Jean-Marie Déguignet fait un *Résumé succinct de l'Histoire de ma vie* (texte disponible sur le site internet *grandterrier.net*).

p. 9.31 : Jean-Marie Déguignet explique dans quelles circonstances il a été amené à se porter volontaire pour le Mexique.

[...] À la fin de cette campagne de la Kabylie², notre régiment devait rentrer en France³ reposer sur ses lauriers, repos bien mérité, disait-on. Mais, pendant qu'il se préparait à rentrer dans la métropole, vint un ordre pressé de Paris de chercher des volontaires dans toute l'armée d'Afrique, parmi les aguerris, les vieux durs à cuire, pour aller au Mexique où les affaires commençaient déjà à tourner mal pour les Français. Bien entendu, j'en fus un des premiers sur la liste des volontaires, non par un amour exagéré atroce pour la guerre, pour les massacres dont je n'en avais déjà vu que trop, mais l'amour des voyages lointains, de voir des nouveaux pays et des nouvelles aventures. Mon camarade, le savant, vint aussi, ce qui nous permit de philosopher beaucoup en route pendant la longue traversée d'Alger à la Vera Cruz. [...]

¹ Le registre matricule de la troupe du 7e régiment d'infanterie de ligne (SHAT, 34 YC 308) indique que « Jean-Marie Duguines » a été incorporé le 24 décembre 1865 comme fusilier venant du 63^e régiment d'infanterie de ligne. J.-M. D. embarque le 11 août 1865 pour le Mexique. Il y restera jusqu'au 3 mai 1867. Il a reçu la médaille du Mexique. Voir la carte en annexe 31.

² Selon J. Molard (op. cit., p. 199), les troupes furent passées en revue par Napoléon III à Bougie, le 7 juin (J.-M. D. mentionne cette revue dans le *Résumé succinct* ; cf site internet *grandterrier.net*), puis la colonne se remit en route pour un mois et fut dissoute à Stif le 8 juillet.

³ En août (SHAT, 4 M 60).

p. 9.83 : Jean-Marie Déguignet se trouve à Durango en garnison, il fréquente la bibliothèque du lieu.

[...] Une bibliothèque dans ce pays si éloigné⁴, cela me frappa. J'hésitai cependant pour y entrer, car je savais que nous étions là dans le pays des vrais libéraux, des républicains. J'y serais mal reçu sans doute. Cependant, le mot *bibliotheca*⁵ avait tant d'attrait pour moi que je résolus d'aller voir ça, au risque de m'y faire assassiner. Mais quand j'y entrai, il n'y avait que deux personnes, dont les physionomies peu farouches me rassurent. Un homme entre deux âges était en train de feuilleter un vieux manuscrit. [Un] autre, le bibliothécaire, était moitié couché sur un sofa, fumant tranquillement sa cigarette. J'allai très poliment à lui, et pensant qu'un bibliothécaire devait savoir le français, je m'adressai [à lui] dans cette langue. Mais il me répondit en castillan qu'il ne savait pas le français. Je lui demandai dans cette langue la permission de consulter l'histoire du Mexique, que cette riche bibliothèque devait posséder assurément. « Oui, dit-il, il y en a, et c'est même à peu près tout ce que nous possédons en langue castillane, tout le reste est en français. » Il me montra tout, et je vis en effet qu'il n'y avait là que du français, tous les auteurs y étaient rangés par cases, depuis Rabelais jusqu'à Victor Hugo. Ces volumes étaient là depuis leur arrivée, fermés sous des vitrines, sans que personne n'y [eût] jamais touché depuis. Je restais seulement étonné par une si grande bibliothèque dans ce pays presque inconnu, à trois mille lieues de la France, et où se trouvaient presque toutes les œuvres des écrivains français, là où ils ne servaient à rien, ni à personne.

Cahier n° 10, p. 10.01-10.98 (cahier de 98 pages).

Mexique - Aix - Congé militaire - Retour au pays.

Le bibliothécaire me donna alors ce qu'il appelait l'Histoire du Mexique, en castillan, mais dans laquelle je vis bien qu'il n'y avait de vraiment historique que ce qui concernait la révolution, c'est-à-dire la révolte des Mexicains contre leurs tyrans, leurs exploités et leurs oppresseurs, les Espagnols qu'ils chassèrent de chez eux, comme leurs voisins du nord, les Américains avaient chassé les Anglais. Ailleurs, ce

⁴ J.-M. D. est en garnison à Durango, à 800 km au nord de Mexico, au pied de la Sierra Madre.

⁵ *Biblioteca* : bibliothèque.

n'était que des fables, des légendes absurdes, c'est-à-dire ce que les jésuites menteurs voulurent bien écrire sur ce pays et ses habitants, quelques temps après la conquête, et lorsqu'ils eurent détruit tous les monuments et documents qui auraient pu servir à écrire son histoire. Cette *Histoire du Mexique* ressemblait à *l'Histoire de France* écrite par le jésuite Loriquet⁶, et qui se trouvait aussi là. Après ça, je retournai presque tous les jours à la bibliothèque, quand je n'étais pas de service. Je pouvais y lire un journal, le seul qui avait droit de paraître dans le pays. Le journal officiel de l'empire du pauvre sire *Maximiliano primera y ultimo*⁷. Ce journal s'intitulait *Le Télégraphe (El Telegrafo)*⁸, sans doute parce qu'on avait établi une ligne télégraphique entre Mexico et Durango.

Mais cette ligne ne servait pas souvent, attendu qu'elle était toujours coupée en plusieurs endroits par les bandes de *chinacos* et libéraux⁹. Bien entendu, dans ce journal, on ne pouvait trouver que des mensonges, aussi bien que sur les journaux français de l'époque, au sujet des affaires mexicaines. Personne ne pouvait savoir alors mieux que moi la vérité sur cette infâme expédition : « La plus belle pensée du règne¹⁰. » Je ne voyais jamais dans cette bibliothèque que le même individu que j'y trouvai la première fois, et le bibliothécaire. L'individu m'avait déjà dit quelques mots au sujet de l'histoire du Mexique, mais il n'avait pas l'air de vouloir s'étendre en longues discussions. Mais il m'observait sans vouloir le faire paraître, il jetait des coups d'œil sur les livres que je lisais. Mais lorsqu'en bon physiologiste, il eut deviné à

⁶ Jean-Nicolas Loriquet (1867-1845) : jésuite, il publia en 1814 une *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*. « Il imagina d'arranger tous les livres destinés à l'enseignement, changea les textes et accomoda les faits à sa guise, falsifiant audacieusement la Vérité pour la présenter sous un jour favorable aux doctrines de la Société [de Jésus]. » (Larousse (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, 1867).

⁷ *Maximiliano primera y ultimo* : Maximilien le premier et le dernier. Allusion sarcastique de J.-M. D. à Ferdinand Joseph Maximilien, archiduc d'Autriche. Il devint empereur du Mexique en 1864, à l'instigation de Napoléon III. Il refusa d'être rapatrié en Europe avec les forces françaises, se rendit aux libéraux alors qu'il était assiégé dans Queretaro et fut fusillé par ces derniers.

⁸ *El Telegrafo* : journal officiel de l'empire de Maximilien.

⁹ *Chinacos* : pauvres gens, désigne ici les guérilleros mexicains. Loizillon (*Lettres sur l'expédition du Mexique*, Paris, 1890, p. 304) indique : « *Chinacos* (nom générique donné à toutes les bandes). »

¹⁰ Expression de Rouher : « Le Mexique sera peut-être considéré plus tard comme la plus grande pensée du règne ! »

qui il avait affaire, il entra franchement en conversation avec moi, et un soir, en sortant, il m'invita d'aller le voir dans sa case. Là, assis sur des piles de livres et de journaux, et en buvant de l'*aguardiente*¹¹, il me raconta son histoire. C'était un professeur de langues, mais comme il était du paru libéral, et même un ami intime de Juarez¹², il dut quitter Mexico avec l'armée républicaine, comme le firent tous les grands libéraux dont les biens furent mis sous séquestre par le gouvernement clérical créé par Forey¹³, Il s'était d'abord arrêté à Zacatecas, où devaient être enterrés tous les soldats français. Mais lorsque Juarez songea à passer aux États-Unis avec son armée, en attendant des temps meilleurs, il gagna Durango, où il vivait pauvrement et philosophiquement, mais dans la certitude de revenir bientôt à Mexico avec son ami Juarez, lorsque cette ville, et tout le Mexique, auraient été évacués par les Français. Et il savait que cela ne tarderait pas. Il recevait des correspondances secrètes des États-Unis. Là-bas, la guerre venait de se terminer d'une façon très heureuse entre le Nord et le Sud, au profit des esclaves¹⁴. L'union fait la force, dit le proverbe, là, la force fit l'union¹⁵. Maintenant que les deux grandes républiques n'en faisaient plus qu'une, elles ne laisseraient pas un empereur s'établir à leur porte.

J'avais enfin trouvé encore un homme avec qui je pouvais causer et causer agréablement, et cela en plusieurs langues, car mon nouvel ami en savait plusieurs. Il savait le français, l'italien, l'espagnol, trois langues dans lesquelles je pouvais converser avec lui. Il savait aussi l'anglais et les deux principaux dialectes qu'on

¹¹ *Aguardiente* : eau-de-vie.

¹² Benito Juarez (1806-1872) : âme de la résistance mexicaine à l'empire de Maximilien. Président depuis juin 1861, il avait signé la loi du 17 juillet 1861 qui suspendait le paiement de la dette extérieure du Mexique, déclenchant l'intervention européenne. Il fut renversé par la Junte supérieure de Gouvernement constituée par le maréchal Forey, le 18 juin 1863. Alors que la Convention de Miramar faisait de Maximilien l'empereur du Mexique (10 avril 1864), Juarez, réfugié à Paso del Norte, n'avait pas abandonné sa présidence et était toujours reconnu comme tel par diverses puissances dont les États de l'Union. Cf Avenel (Jean), *La Campagne du Mexique (1862- 1867)*, éd. Economica, Paris, 1996, p. 16. 35, 67 et 133-138.

¹³ Élie Frédéric Forey (1804-1872) : maréchal de France, successeur de Lorencez à la tête de l'expédition du Mexique, en juillet 1862. Il sera à son tour remplacé par Bazaine, le 16 juillet 1863.

¹⁴ La guerre de Sécession (1860-1865) aboutit à la victoire des États du nord, favorables à l'abolition de l'esclavage.

¹⁵ Jeu de mot de J.-M. D. : les États nordistes étaient nommés les États de l'Union.

parlait encore dans certaines régions du Mexique, l'aztèque et le mixtèque¹⁶. Cependant, je savais encore une autre langue que le savant linguiste ne connaissait pas, le breton, et cette langue l'intriguait un peu parce qu'elle n'avait aucune parenté parmi les langues humaines connues, ni père, ni mère, ni fils, ni filles. Quoiqu'il en soit, je passai d'agréables heures, ensuite, dans cette petite case que mon ami appelait « la case de l'Oncle Tom¹⁷ », ce grand roman philanthropique qui souleva tous les cœurs humains dans l'Amérique du Nord, et même en Europe, contre les riches esclavagistes, et qui fut la principale cause de cette terrible guerre entre les libertaires et les partisans de l'esclavage, et qui venait de se terminer après quatre ans de luttes terribles. Nos causeries, toujours arrosées de quelques *copitas de aguardiente* ou *mescal*¹⁸, s'étendaient sur toutes les sciences humaines et sur toutes les questions politiques, économiques, sociales, philosophiques, métaphysiques et religieuses. Puis, en même temps, nous fabriquions des vers sur divers sujets, mais notamment sur les crimes et les criminels du temps. Un jour l'*amigo* Salvarez¹⁹, tel était son nom, me donna une carte portant son nom avec celui du président de la République, Juarez, me disant que cette carte pourrait peut-être me servir un jour. « Car, me disait-il, si jamais vous veniez à tomber entre les mains de républicains libéraux, et que vous veniez à leur parler espagnol, vous seriez sûr d'être pendu immédiatement, car vous parlez cette langue avec un accent tel qu'ils vous prendraient pour un Espagnol. Or, si nous avons de la haine contre les Français aujourd'hui, grâce à la lâcheté et à l'imbécillité de votre empereur, nous avons juré une haine éternelle aux Espagnols. Mais si vous vous trouvez dans cette situation, présentez cette carte et, au lieu de vous pendre, on vous embrassera. » Je pris volontiers cette précieuse carte, qui aurait le don de me sauver la vie en cas de surprise, car je ne pouvais savoir ce qui pourrait m'arriver. Cependant, malgré les agréments que je trouvais à Durango, grâce à la bibliothèque et à « *el amigo*

¹⁶ Mixtèque : peuple amérindien du Mexique.

¹⁷ *La Case de l'Oncle Tom* : roman anti-esclavagiste de H. Beecher-Stowe publié en 1851.

¹⁸ *Copitas de aguardiente* : un verre d'eau-de-vie. *Mescal* : eau-de-vie d'Agave.

¹⁹ *Amigo* : ami (en espagnol). *Salvarez* : personne non identifiée.

Salvarez », je commençais à m’y ennuyer. Cette existence sédentaire ne convenait pas à mon tempérament.

Nous étions déjà au printemps de 1866, c’est-à-dire au commencement de la saison des pluies, pluies diluviennes, précédées et accompagnées de coups de tonnerre effroyables qui faisaient trembler les maisons et brisaient les vitres. Nos camarades du premier bataillon étaient partis depuis longtemps, avec ceux versés au 95e à la recherche de leur bataillon du côté de Chinahua²⁰. Mais le nôtre, le 2e bataillon du 7e²¹, se trouvait sur un autre point, et on jugea que nous n’étions pas assez nombreux pour aller jusqu’à lui, sans risque d’être massacrés en route. Il fallait pour cela que nous attendions l’arrivée à Durango de notre compagnie franche. Il y avait ainsi une compagnie par régiment, composée des meilleurs marcheurs et des sans peur, qui voyageait jour et nuit, explorant les pays, et faisant la correspondance entre les divers détachements du régiment, qui se trouvaient souvent à des centaines de lieues les uns des autres. Enfin, cette compagnie arriva un jour à Durango, et avait pour mission de nous conduire à Avilez, où se trouvait alors notre 2e bataillon. Nous partîmes immédiatement avec cette compagnie, qui ne se reposait jamais.

Je ne sais pas combien de lieues il y a entre Durango et Avilez, mais nous mêmes environ quinze jours à franchir la distance. Il est vrai que nous faisons des zigzag forcés par les eaux, dans ce pays où les fonds des rivières, qui servent de chemins durant la saison sèche, sont transformés en torrents impétueux pendant la saison des pluies, et les vastes plaines en lacs et en étangs. Cette compagnie avait aussi son guide. Mais celui-ci savait le français, et était en outre le fournisseur de la colonne. Mais je crois bien que ses fournitures ne lui coûtaient pas cher : le soir en arrivant à l’étape, il prenait un bœuf ou deux au lasso, qu’il faisait saigner et dépecer par des soldats bouchers de la compagnie. Dans les villes, villages et haciendas, il nous faisait donner du sucre, et du café, du pain s’il y en avait, ou des tortillas de maïs, de l’*aguardiente* ou du *mescal*, et autres comestibles du pays. Tout ça sur le compte *del emperador Maximiliano* que ces gens n’ont jamais vu ! Ces affaires se réglèrent après

²⁰ Chihuahua.

²¹ Le 7e régiment de ligne faisait partie de la première brigade du général Brincourt, lui-même sous les ordres du général de Casragy, chef de la seconde division.

entre le commandant de la compagnie et cet excellent fournisseur et guide. Celui-là avait dû ramasser une jolie fortune en faisant ces deux métiers de traître et de voleur ! Mais cette fortune ne lui servit guère, car il fut un des premiers pendus après notre départ.

Nous arrivâmes enfin à Avilez, *hacienda de Florez*²², comme disait une chanson espagnole composée par notre commandant du 2e bataillon, qui se piquait d'être poète, sans doute parce qu'il s'appelait De Musset²³. Cette hacienda est située dans un site le plus beau et le plus riche qu'on puisse trouver sur notre globe. Partout d'immenses prairies, des bois, des forêts vierges, des fruits naturels de toutes les espèces, des vignes même, dont je n'ai vu nulle part ailleurs au Mexique. Deux grands cours d'eau passent l'un au milieu du village, l'autre à un kilomètre plus bas. Et tout ce vaste et riche pays appartenait à Don Florez, un des plus puissants *senores*²⁴ du Mexique, et qui avait mis toutes ses forces et son talent à combattre les envahisseurs, et comme tel était condamné à mort mais non exécuté. On me disait même qu'il était venu en France pour parler à l'Empereur, lui exposer la misérable situation dans laquelle son armée se trouvait là-bas pour le malheur du pays et la honte de la France. La compagnie franche resta un jour à Avilez pour attendre le rapport du commandant qu'elle devait porter au colonel. Je me trouvais placé à la 2e compagnie. Là, chaque compagnie était logée dans une case particulière, dans lesquelles les hommes avaient construit, deux par deux, des espèces de lits de feuillage. Le lendemain de notre arrivée, lorsque nous fûmes installés, nous allâmes voir la rivière qui se trouvait à environ un kilomètre au-dessous d'Avilez, et qui était en ce moment transformée en un torrent impétueux entraînant des mottes de terre et des arbres dans ses eaux jaunes et limoneuses. Nous y prîmes quand même un bain, non dans le torrent assurément, mais sur le pré, où l'eau s'étendait en nappe

²² Hacienda de Florez : le domaine de Florez, à Avilez. Le 4 juillet 1864, Durango fut occupé par les troupes du général L'Hérillier. « Un riche propriétaire, M. Florès, fit don, par acte régulier, à l'armée française, d'un territoire de 50 lieues carrées aux environs de Mapimi, pour l'établissement de colonies militaires. » (Niox (G. L.). *L'Expédition du Mexique 1861-1867, récit politique et militaire*, Paris, 1874, p. 414).

²³ Eugène-Louis-Albert-Adrien de Musset: chef de bataillon (*Annuaire militaire*, 1867, p. 225). En septembre 1866 il succéda au commandant Thoumoni de la Haulle, qui dirigeait la garnison d'Avilez depuis février 1866 (*Historique du 7^e de ligne depuis sa formation*, SHAT, 4 M 7, folio 16-

²⁴ *Senores* : seigneurs.

paisible et moins limoneuse. Lorsque nous fûmes de retour, la compagnie franche était partie pendant notre absence, on avait demandé des élèves-caporaux dont les noms devaient être joints au rapport du commandant au colonel. Un de ceux qui était arrivés avec moi avait dit au sergent-major que j'avais été jadis sous-officier. Le major prit mon livret dans mon sac, et quand il eut vu mes états de service, il me porta le premier sur la liste des élèves caporaux. En apprenant cela, je voulus protester, mais c'était trop tard, les états étaient partis. Du reste, la condition d'élève-caporal ne changeait rien dans mon état, et j'aurais du temps à attendre avant que la compagnie franche revienne à Avilez, ou avant que le régiment se trouve réuni, la campagne serait peut-être terminée. Cependant, nous n'étions pas bien malheureux dans ce paradis terrestre d'Avilez, quoique nous fussions entourés d'ennemis, comme partout du reste, puisque tous les jours, le factionnaire placé dans le clocher du village signalait quelques cavaliers rouges, costume de Garibaldi, qui venaient cavalcader autour du village. Nous faisons souvent des sorties après eux, mais inutilement. Notre commandant-poète était comme un dieu, là. Jugez donc, commandant supérieur d'un si beau et si vaste pays, ayant tous les pouvoirs, appuyés par la force bien entendu, sans cela il n'en n'aurait eu aucun. Il se pavanait dans ce village ou *hacienda* avec son aide [de] camp, le capitaine adjudant-major qui cherchait à l'imiter, comme un vieux paon déplumé mais voulant faire la roue quand même. On a toujours dit que De Musset Alfred était fou, mais c'était un fou de génie, notre commandant De Musset était aussi un fou, mais un fou vaniteux, imbécile et méchant. Pour s'amuser et ennuyer les deux ou trois notables cléricaux du village, ses vassaux, il donnait des soirées chantantes sous les galeries de la maison commune. Il avait formé un chœur avec une demi-douzaine de loustics du bataillon. Chaque fois comme bouquet, il leur faisait chanter sa chanson espagnole. Cette fameuse chanson n'était que des mots rythmés et plus ou moins mal rimés, sans aucun sens, sans suite ni raison qu'il faisait chanter sur l'air de *Fra Diavolo*²⁵, Dans cette chanson il voulait dire que tout lui plaisait au Mexique :

« *Me gusto Tempico,
Pueblo y Mexico.*

²⁵ *Fra Diavolo* : Célèbre opéra-comique, joué pour la première fois en 1830. Paroles de Scribe, musique d'Auber.

*Me gusto Durango
Y su lindo rio :
Sus bellas almedas
Y sus señoritas.
Me gusto Avilez,
Hacienda de Florez,
Luego maravillo,
Tal un paraiso²⁶.»*

Il y en avait ainsi une vingtaine de rimes sur tous les lieux du Mexique où il trouvait tout bien et tout beau. Et le commandant poète avait raison, car pour ces messieurs, il n'est pas possible d'imaginer une plus belle existence sur notre globe. Même les inventeurs de paradis n'ont pas imaginé des plaisirs tels que ces seigneurs-bandits trouvaient là-bas, plaisirs qu'ils pouvaient varier à l'infini. Dans les grandes villes, courses aux taureaux le jour, théâtre le soir ou soirées chantantes et dansantes, avec toutes les orgies bachiques et borgiaïques²⁷. Le fameux Loizillon²⁸, dans ses lettres à Mme Cotu²⁹, dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, racontait toutes les belles orgies qu'il faisait à Mexico où il était officier d'état-major de l'empereur Bazaine³⁰, et tout cela se faisait aux frais des pauvres mexicains !

²⁶ « Me gusta Tampico,/ Puebla y Mexico./ Me gusta Durango /Y su lindo Rio,/ sus bellas alamedas / Y sus señoritas. / Me gusta Avilez, / Hacienda de Florez, / Lugar maravilloso, / Tal un paraiso. » : « J'aime Tempico, / Puebla et Mexico. / J'aime Durango / Et sa belle rivière, / Ses beaux amandiers/ Et ses femmes. / J'aime Avilez, / Hacienda de Florez, / Lieu merveilleux/ Tel un paradis.»

²⁷ Borgiaïque : se rapporte à la famille Borgia.

²⁸ Loizillon et J.-M. D. se sont probablement rencontrés, du moins aperçus, car Loizillon fut chargé d'organiser l'évacuation des dernières troupes françaises. « [...] ce soir, j'évacue Paso del Macho avec le dernier Français, car c'est nous qui formons l'extrême arrière-garde.» (Loizillon, op. cit.,p. 439).

²⁹ Mme Cornu. En effet, une partie des lettres de Loizillon étaient adressées à Mme Hortense Cornu, filleule de Napoléon III qui deviendra dame d'honneur de l'impératrice.

³⁰ Bazaine : chef du corps expéditionnaire français au Mexique. Il succéda à ce poste au maréchal Forey le 1er juillet 1862 et y resta jusqu'à la fin de l'expédition. Il fut fait duc de Mexico par l'empereur Maximilien. Cf. Zins (Ronald), op. cit., p. 129-136 et Avenel (Jean), op. cit., p. 63-64.

Loin des grandes villes, ils avaient chasse et pêche, et les courses aux taureaux en plein champ, plus agréables que les courses dans les arènes où on ne voit que du sang, des hommes et des chevaux éventrés et marchant sur leurs boyaux³¹. Quand ils voulaient visiter un site curieux, une forêt vierge, un torrent, un lac, un volcan, ils se faisaient accompagner par les petits troupiers, sac au dos sous prétexte de faire une expédition. Ces *senores* étaient à cheval avec des manteaux blancs et de larges *sombreros*, pour garantir leurs précieux corps des rayons ardents du soleil tropical. De nombreux mulets les suivaient, avec des charges de provisions solides et liquides de toutes les qualités. Quand l'heure de déjeuner était arrivée, ils s'arrêtaient, et s'il n'y avait pas d'ombrage contre les rayons du soleil ou abris contre la pluie, ils faisaient dresser leurs tentes par leurs serviteurs, sous lesquelles ils prenaient l'absinthe, déjeunaient de plusieurs plats de bonne chair froide de lièvre, de canards, de dindes et autres friandises, prenaient le café et jonglaient avec des oranges, pendant que les troupiers rôtissaient au soleil ou se trempaient sous la pluie, rongéant un morceau de biscuit aussi dur que du caillou. Et cet horrible contraste, ce spectacle de misère et de douleurs qu'ils avaient sous les yeux, ne pouvait que doubler leurs plaisirs.

Dans nos excursions aux alentours d'Avilez, je faisais bien des réflexions sur les questions sociales tant agitées de nos jours, en voyant un pays si vaste et si riche presque sans habitants, tandis qu'ici, dans le Finistère, des terrains les plus arides, des îles et des îlots, presque nus de végétation, sont couverts d'habitants, les uns sur les autres, et dont les trois-quarts croupissent dans la servitude, l'abjection et la misère. Et il s'est trouvé des députés de ce pays même, pour encourager les faiseurs d'enfants par diverses exonérations, à en fabriquer le plus possible, c'est-à-dire sept chacun au minimum. Là-bas, au contraire, la procréation n'est guère encouragée. Chez nous, le sixième et le neuvième commandement de Dieu, auxquels le Code Civil vient en aide, sont considérés par les prêtres comme les péchés les plus damnables, et par le Code comme des crimes, tandis que, là-bas, ces besoins, ces nécessités de la nature sont considérés comme pardonnables, de sorte que les jeunes filles se livrent

³¹ J.-M. D. reprend ici les propos de Loizillon (op. cit., p. 96) : « Hier soir nous avons eu une course de taureaux [...] J ce spectacle m'a paru dégoûtant. Ces malheureux chevaux éventrés, marchants sur leurs boyaux, me faisaient mal à voir. »

de très belle heure aux penchants, aux besoins de la nature, et perdent ainsi avant l'âge leur force, leur vertu procréatrice, laquelle du reste, ne peut durer longtemps chez elles, puisque à 25 ans, elles sont déjà vieilles et hors de service. D'un autre côté, la mortalité infantile est, sinon encouragée, du moins la chose la plus désirable dans toutes les familles. Chacune d'elle tient à avoir au ciel un ou plusieurs anges, par l'intermédiaire desquels ils sont sûrs d'arriver elles-mêmes [sic] plus tard. Aussi, c'est une grande joie dans une case, quand un enfant y meurt. On l'y garde souvent plusieurs jours entouré de fleurs et de parfums. D'autres familles viennent solliciter les grâces de ce nouvel ange, et demandent la permission de le transporter pendant quelques temps chez elles. Ensuite il [est] conduit au cimetière par des joueurs de violon, en dansant et jouant les airs les plus gais.

L'histoire rapporte que les mères des jeunes enfants aztèques sacrifiés au dieu Tlaloc pour avoir de la pluie, étaient gaies et contentes, surtout quand leurs enfants pleuraient beaucoup avant et pendant qu'on les égorgeait, parce qu'alors la pluie serait abondante et bienfaisante. Les mères actuelles des petits Indiens sont aussi très gaies et très heureuses quand ces petits sont sacrifiés de bonne heure au dieu des juifs, devenu aussi par la vertu de l'oiseau saint, le dieu des Aryens d'occident, car elles sont certaines alors d'avoir fourni des anges au ciel, qui leur tendront les mains pour y monter aussi un jour. Les Indiens des *haciendas* et des *pueblitos* sont ainsi les plus heureux gens du monde terrestre vivant sous le régime féodal, ils n'ont pas à s'occuper de rien, qu'à boire, manger et s'amuser. Ils cultivent un peu de maïs et quelques légumes aux alentours des haciendas, mais sans beaucoup de peine ni de frais, car ces terres qui peuvent donner deux récoltes par an, n'ont besoin ni fumier, ni amendement. Un simple labour élémentaire avec les instruments les plus primitifs suffit. Mais il arrivera un jour, bien proche peut-être, que les Américains, les voisins, s'avanceront dans ce pays avec la vapeur et l'électricité pour exploiter le sol si riche. Alors ces pauvres Indiens du Mexique seront obligés de disparaître, comme ont disparu tous leurs confrères du Nord devant le progrès envahissant des Yankees.

Nous restâmes environ trois mois par-là à excursionner sur ces belles propriétés de Florez, en vivant à ses dépens. La saison des pluies approchait de sa fin. Nous quittâmes enfin Avilez dans une belle journée et dans l'après-midi. Les notables de ce lieu faisaient triste figure en nous voyant partir. Ils savaient sans doute qu'ils paieraient cher leur amitié, leur faiblesse, et leur lâcheté vis-à-vis de l'ennemi.

Nous devions passer sur la rive droite de la rivière, mais c'était difficile. Nous essayâmes ce passage en plusieurs endroits, mais inutilement. Les officiers, même avec leurs chevaux, ne pouvaient passer. Nous arrivâmes enfin dans une vaste plaine où les eaux, s'étendant en largeur, diminuaient en profondeur; par là nous pûmes traverser en marchant de-ci de-là, dans l'eau, comme des canards. S'il se fût trouvé là, un bon paysagiste à prendre le croquis de ce passage, il aurait fait le plus beau tableau qu'il soit possible de voir en ce genre! Les Hébreux passèrent, dit-on, la mer Rouge à pieds secs, grâce à leur dieu Jéhovah qui avait écarté les eaux. Ce dieu ou son fils aurait bien dû faire autant pour nous, puisque c'était pour lui, pour ses ministres et ses moines que nous étions là, pour remettre dans tous leurs pouvoirs ces chers enfants chassés par les méchants républicains. Nous n'avions pas les pieds secs nous, ni même la tête. Nous étions trempés d'eau jusqu'à la ceinture, et ruisselants de sueur jusqu'au front, car marcher ainsi, sac au dos dans l'eau, est assurément la marche la plus pénible qu'il soit possible³².

Le soir, nous arrivâmes dans un village appelé Saucedat³³, où nous trouvâmes le premier bataillon de notre régiment, avec le colonel et la musique qui des-cendait du côté de Chihuahua. Avant que nous eûmes fini de nous installer, on vint me dire d'aller à la sixième compagnie de notre bataillon, dans laquelle j'étais nommé caporal, il y avait déjà deux mois. J'avais de la chance, pour les sixièmes du second. La première fois que je fus nommé caporal au 26e, ce fut aussi à la sixième du second, la compagnie terrible. Ceci, c'était la compagnie du père La Mais³⁴, ainsi nommé parce qu'étant allemand, il mettait toujours le féminin à la place du masculin, il disait à son garçon : « *Hallez Choschef foler de la maïs bour ma gefal qui a vain*³⁵. » Dans cette compagnie, il n'y avait qu'un sergent présent, et quand on sut que j'étais un ancien sous-officier, on me nomma de suite fonctionnaire-sergent pour aider celui-là. Ce

³² Le 28 août, le détachement du commandant Thoumoni de la Haulle se porte sur le village de La Saucedo où il parvient le 29. La rivière de La Saucedo est qualifiée le 31 de « très grosse en cette saison » (SHAT, 4 M 7, folio 176).

³³ La Saucedo.

³⁴ Père La Mais : l'historique du 7^e de ligne (SHAT, 4 M 7, folio 177) indique que le capitaine Haffner (sic) commandait le détachement de la Saucedo. Il s'agit du capitaine Ch. Alph. Hoffner (Annuaire militaire, 1867, p. 225).

³⁵ « Allez, Joseph voler du maïs, pour mon cheval qui a faim. »

sergent était un brave homme, pas méchant du tout. Bientôt, je fus de pair avec lui comme si j'avais été son collègue. Nous restâmes une quinzaine de jours à la Saucedat, notre bataillon seulement, l'autre continuait sa marche vers Durango.

Nous restions maintenant en première ligne en face de l'ennemi, et le vrai cette fois. Ce n'était plus les bandes de *chinacos*, voleurs et incendiaires, que nous avions en face de nous, c'était l'armée républicaine qui descendait aussi derrière nous. Au bout de quinze jours, nous nous remîmes en route vers Durango. Mais arrivés à quelques étapes de la capitale, nous rebroussâmes chemin pour retourner à la Saucedat, et même notre compagnie, avec les voltigeurs, montâmes encore trois étapes plus haut, et nous arrivâmes dans une *hacienda* le jour même où on y célébrait la fête de l'indépendance. Il y avait courses aux taureaux, courses aux chevaux, luttes, danses, pétards et feu d'artifice et grande « beuverie ». J'en profitai pour causer avec quelques-uns des noceurs, pour essayer de savoir dans quel état étaient les choses politiques, car je ne comprenais plus rien à ces marches et contremarches. Mais ces pauvres Indiens ne comprenaient rien non plus, puisqu'on leur avait dit que nous étions partis pour toujours, et que même des officiers mexicains étaient venus chez eux la veille, leur disant que tout était fini pour les Français au Mexique. Donc, ils étaient bien surpris de nous voir retourner là. Cependant, nous n'y restâmes que quelques jours, pour revenir à Saucedat trouver le bataillon. Mais celui-ci redescendit quelques jours, nous laissant encore là, les deux dernières compagnies. De plus en plus, cela m'intriguait. Et pas moyen de rien savoir ! Nos officiers n'en savaient pas plus que nous : ils avaient ordre seulement de rester là jusqu'à nouvel ordre, et de bien veiller, car l'ennemi était sur nous. En effet, le jour, du haut des terrasses des maisons, on voyait des cavaliers venir jusqu'aux murs de la ville, et tous les soirs on annonçait que nous serions attaqués dans la nuit, mais nous étions toujours quittes à passer la nuit à l'affût et sans dormir, l'ennemi ne venait pas.

Nous passâmes une vingtaine de jours ainsi renfermés et barricadés dans un *corral*. Enfin, un soir, on nous dit de nous tenir prêts de partir dans la nuit. Et nous quittâmes en effet la Saucedat au milieu de la nuit, clandestinement sans tambour ni trompette. Le lendemain soir, nous étions déjà loin, car nous avons marché la moitié de la nuit et toute la journée. Malgré ça, l'ennemi était encore sur nous, et il nous fallut passer la nuit en garde. Et ce fut tous les jours ainsi, jusqu'à ce que nous retrouvâmes notre bataillon qui nous attendait à quelques jours de marche de Durango où j'avais hâte

d'arriver, car là j'apprendrais assurément par le journal *El Telegrafo* et par mon ami, le savant, s'il était toujours là, de quoi il retournait pour nous.

Aussi, dès que nous fûmes arrivés et installés dans un couvent, je courus à la case de mon vieil ami, que je trouvai heureusement en train d'écrire, accroupi sur ses livres et journaux, seuls ameublements de sa case. Il me reconnut de suite, malgré que j'avais des galons rouges sur les bras, et vint à moi tout joyeux en me caressant l'épaule de la main droite, qui est la façon la plus amicale des Mexicains d'affirmer leur sympathie. Puis me dit alors que tout était fini pour nous, que nous étions maintenant en route pour retourner chez nous. Et quand je lui demandai si tout était arrangé, il me dit que les Mexicains n'avaient aucun arrangement à faire avec la France, ou plutôt l'empereur des Français, sinon lui demander des dommages [et] intérêts pour les canailleries, les vols et les crimes que ses généraux avaient commis au Mexique. Mais on ne demanderait rien. Ils estimaient que ce bandit et assassin, et avec lui la France entière, seraient assez punis par la honte et par l'horreur de tant de crimes, et par la perte de l'amitié de deux grands peuples libres, les Américains du nord et les Mexicains, qui estimaient et qui étaient tout dévoués à la France avant ces crimes incroyables et épouvantables. Donc, pas d'arrangement.

L'Empereur avait été seulement avisé par les États-Unis de retirer ses troupes du Mexique immédiatement³⁶. Ces Américains, qui venaient de combattre pendant quatre ans pour la liberté, ne souffriraient pas que le tyran imbécile de la France vienne imposer des chaînes à un peuple ami et à côté d'eux. Ils avaient mis 60 mille hommes sur les frontières du Mexique³⁷, prêts à marcher au cas que l'Empereur ne voudrait pas obtempérer immédiatement à leur ultimatum. L'Empereur, qui ne savait rien de ce qui se passait là-bas, avait envoyé le général Castelnau³⁸ avec pleins pouvoirs pour faire exécuter les ordres des Américains de débarrasser le Mexique de la présence des troupes françaises. Non, me dit l'amigo Alvarez, ici pas de traité, ni

³⁶ Il s'agit de l'ultimatum de M. Seward, secrétaire d'État aux Affaires étrangères américain, le 5 décembre 1865. Cf Avenel (Jean), op. cit., p. 139-143.

³⁷ 50 000 hommes au Texas. Cf Avenel (Jean), op. cit., p. 142.

³⁸ Henri de Castelnau (1814-1890) : général. Il fut chargé par l'Empereur de diriger l'évacuation des troupes françaises.

de convention, votre criminel Bazaine et ses généraux bandits, assassins et voleurs sont invités purement et simplement de débarrasser le pays qu'ils ont bouleversé et ruiné. Et ils vont partir chassés par le mépris et les huées du peuple. Et ce qui est pire encore, c'est que tous les Français qui sont au Mexique, la plupart riches et estimés avant cette ignoble et criminelle intervention, sont obligés de s'en aller aussi, en abandonnant leurs fortunes ; car les républicains exaspérés par tant d'atrocités commises ici par Bazaine et ses sicaires, se vengeront sur vos compatriotes et sur tous les Mexicains qui ont trahis leur pays en s'alliant à Bazaine, ou cet autre malheureux Maximilien, se disant empereur du Mexique. Pauvre imbécile, celui-là aussi peut faire ses malles et se dépêcher de partir, et avant vous autres, car une heure après votre départ il sera pendu. Maintenant, votre crapule Du Morny³⁹ et son copain, Jeker⁴⁰, les deux auteurs principaux de tous ces crimes, peuvent se brosser le ventre ! Ils avaient forcé votre triste sire d'empereur à envoyer ici une armée pour nous voler des millions pour remplir leurs caisses. On nous a volé en effet des millions par centaines, mais ceux-là sont entrés dans les caisses de Marquez⁴¹, de Forey, de Saligny⁴², de Bazaine et autres grands bandits et voleurs. Que De Morny et Jeker demandent leur part à ceux-là : « Les voleurs et les canailles sont faits pour s'entendre », dit-on.

Maintenant, je savais enfin le mot de la fin. Je savais pourquoi nous descendions, et pourquoi les libéraux nous poursuivaient. Aucun traité de paix n'ayant été conclu, ces libéraux nous poursuivaient toujours en ennemis, et avec d'autant plus de confiance qu'ils se savaient appuyés par soixante mille Américains, par ceux-là même qui nous avaient donné l'ordre de déguerpir au plus vite. Nous partions donc chassés comme on chasse les troupeaux maraudeurs, à coups de fouet et de sifflet. Et il s'est trouvé

³⁹ Charles Auguste Louis Joseph Morny (1811-1865) : duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, ministre de l'Intérieur puis président du corps législatif de 1854 à 1865, il incita le gouvernement à intervenir au Mexique.

⁴⁰ Jean-Baptiste Jeker (1810-1871) : banquier suisse. Il avait acquis des créances sur le Mexique d'une valeur nominale de 75 millions. Naturalisé français par décret, il avait intéressé le duc de Morny à hauteur de 30 % des bénéfices de l'opération afin d'obtenir l'intervention française. Cf De La Gorce (Pierre), op. cit., p. 36-40.

⁴¹ Marquez : général mexicain rallié à l'armée française dès avril 1862. Cf. Avenel (Jean), op. cit., p. 43

⁴² Dubois de Saligny: ministre plénipotentiaire et chargé d'affaire de Napoléon III, jusqu'à son rappel en 1863. Cf Loizillon, op. cit., p. 119-127 et Avenel (Jean), op. cit., p. 61.

des écrivains, même parmi ceux qui ont été là-bas, pour glorifier cette expédition, qui n'a été qu'une expédition de vandales, de bandits, d'incendiaires et d'assassins⁴³. Le fameux Dupin⁴⁴ dont le nom seul faisait frémir les Mexicains de peur et d'horreur, commit plus de crimes là-bas à lui seul que ne commirent, en France, Cartouche et Mandrin⁴⁵. L'abbé Domeneck⁴⁶, un de ces écrivains, trouva cette expédition magnifique parce que l'Empereur avait déclaré qu'il faisait cette guerre pour rétablir l'ordre au Mexique, pour donner le pouvoir aux évêques, et la liberté aux jésuites et aux moines voleurs que la république avait chassés. Les écrivains espagnols glorifièrent aussi les crimes et les horreurs commis là-bas par Fernand Cortez et ses bandits. Les grands bandits, les imposteurs, les grands massacreurs d'hommes trouvent toujours des écrivains pour les glorifier, les encenser, les déifier. Parmi tous les dieux offerts ou imposés à l'adoration des peuples ignorants et abrutis, on ne trouve que des monstres sanguinaires et cannibales. La plupart de ceux qui ont écrit quelque chose sur cette incroyable expédition du Mexique n'ont rien vu ni rien compris de ce qui s'est passé là-bas. J'ai vu plus tard les récits d'un certain Loisillon au sujet de cette expédition. Celui-là était commandant dans la cavalerie, mais était attaché à l'état-major de Bazaine, et ne quitta jamais Mexico que pour faire une tournée d'agrément du côté de Guanahuato et de Guadalajara⁴⁷, où il voyageait avec ce fameux Bibesco⁴⁸ dont on parlait tant là-bas ; un soi-disant prince, mais fou à lier. Et Loisillon se flattait d'être l'ami de ce fou, qui lui avait sans doute communiqué sa folie. Les récits qu'il a faits de cette campagne prouvent clairement qu'il n'avait pas

⁴³ « [...] en nous laissant pendant des mois entiers sans solde et sans vivre, nous obligeant ainsi à piller, à voler, à incendier, pire que les anciens bandits. » (*Résumé succinct* ; cf. site internet www.grandterrier.net).

⁴⁴ Charles Dupin (1814-1871) : colonel, chef de la contre-guérilla française au Mexique, il était réputé pour ses méthodes expéditives. Cf Avenel (Jean), op. cit., p. 56-57.

⁴⁵ Louis Dominique Cartouche (1693-1721): brigand français. Louis Mandrin (1724-1755): bandit et contrebandier français.

⁴⁶ Emmanuel Domenech : abbé, auteur de *Histoire du Mexique, Juarez et Maximilien* (A. Lacroix Verboeckhoven & cie, Paris, 1868, 3 volumes).

⁴⁷ Guanajuato et Guadalajara.

⁴⁸ Georges Bibesco : prince roumain, auteur de *Au Mexique, 1862- Combats et retraites des six mille* (Pion, Paris, 1887).

sa raison, et l'ami qui a fait imprimer ses mémoires après sa mort lui a rendu un mauvais service.

Les récits de ce toqué, les plus contradictoires, du reste, ne concernent guère que sa propre personne, les orgies qu'il faisait à Mexico en compagnie des cléricaux, quoiqu'il traitait ceux-ci de pourris, des récriminations continuelles contre les distributeurs de galons qui ne lui en donnaient pas assez suivant ses mérites. Quand il voulait parler des choses de là-bas, de la guerre, de la politique de Bazaine, de Maximilien et autres, ce n'était que pour dire de grossières inepties, toujours plus grossières les unes que les autres, et toujours également contradictoires. Ces récits étaient adressés à une dame de la cour de Napoléon. Et l'ami qui a fait imprimer ces curieux récits, a dit dans la préface aussi inepte que les récits, que ces mémoires de Loizillon seront les meilleurs documents à consulter sur les affaires du Mexique, et le meilleur guide pour écrire son histoire. *Ah ma Doue Beniguet !*

Nous restâmes encore quelques temps à Durango, ce qui me permettait d'aller causer souvent avec l'amigo Salvarez, qui connaissait tous les dessous de ces misérables affaires, et entrevoyait le prochain dénouement. On avait formé à Durango un bataillon de volontaires, dits impériaux, dans lequel étaient entrés des officiers, sous-officiers et caporaux français pour instruire ces volontaires, qui n'étaient venus là, du reste, que parce qu'on leur avait donné et promis encore des piastres. Mon ami haussait les épaules en voyant cela. Il disait que les Français qui étaient entrés dans ce bataillon étaient en train d'instruire des hommes pour les fusiller, s'ils avaient le malheur de rester là après le départ de leurs régiments. Il me disait que l'armée de Juarez n'était pas loin, et n'attendait que notre départ pour entrer à Durango. Enfin, le jour du départ arriva. Notre compagnie se trouvait ce jour-là de garde sur la montagne des remèdes (*el cerro de los remedios*). C'est un ancien volcan, au sommet duquel on a bâti une église dans laquelle il y a un saint qui a la spécialité de guérir les gens piqués par le scorpion. De là, le nom de *cerro de los remedios*, car au Mexique, grâce aux moines et aux jésuites, les médecins et pharmaciens sont inutiles⁴⁹. Les saints et saintes les remplacent avantageusement en tout.

⁴⁹ Le diplôme de théologie était obligatoire avant de soutenir une thèse de médecine. Loizillon (op. cit., p. 216) rapporte aussi ce système d'enseignement, l'Université, qui s'opposait à celui qu'avait créé Juarez, l'Institut.

Au moment que nous mettions sac au dos pour descendre de la montagne, nous fûmes bien surpris, moi surtout, de voir une compagnie du fameux bataillon de volontaires avec les Français qui la commandait, venir nous remplacer. En arrivant sur la place, nous trouvâmes le régiment prêt à partir. Mon *amigo* Salvarez vint me dire un *ultimo adios*⁵⁰ en me disant qu'il nous suivrait bientôt, et que nous pourrions nous revoir à Mexico. Toute la population de Durango était là, [à] nous voir partir, mais sans aucune manifestation. Les sous-officiers et caporaux qui s'étaient engagés dans le bataillon impérial de Maximilliano venaient serrer la main de leurs camarades bien tristement, ils sentaient la triste situation dans laquelle ils allaient se trouver là. Nous partîmes, mais trois jours après, nous vîmes arriver dans notre camp, le soir, ces officiers, sous-officiers et caporaux français haletants et éreintés. Ils avaient trotté jour et nuit pour nous rattraper. L'armée républicaine était entrée à Durango⁵¹ et aussitôt les prétendus volontaires de Maximilien coururent vers elle aux cris de « Vive la République ! », plantant là leurs officiers français, lesquels purent se sauver avec les sous-officiers et caporaux, pendant que la population courait pleine d'enthousiasme recevoir leur armée nationale. Pauvre Maximilien, s'il eût vu ce coup-là, il se serait dépêché lui aussi de se sauver ! À quelques kilomètres de Durango, nos Français fuyards avaient trouvé une demi-douzaine d'individus pendus à des arbres, parmi lesquels ils reconnurent le commissaire de police de la ville. Ceux-là, connaissant le sort qui les attendait, avaient voulu se sauver et tâcher de rejoindre notre armée, la seule qui pouvait les protéger un peu, pendant qu'ils seraient sous ses ailes, tous ces malheureux qui avaient trahi leur pays.

Pour descendre à Mexico, nous suivîmes la même route que nous avons suivie pour monter, excepté que nous ne fûmes pas détournés comme la première fois pour faire les expéditions de Jalpa, Tabasco et Via Nueva⁵². Nous repassâmes encore le tropique à Sombrette : mais le soleil n'y était plus en ce moment, il était parti faire son voyage annuel à l'autre tropique, au Capricorne. Car nous étions entre les deux

⁵⁰ *Ultimo adios* : ultime adieu.

⁵¹ « Les troupes françaises quittèrent cette ville [Durango] le 13 novembre ; trois jours après la garnison mexicaine se repliait également. » (Niox (G. L.), op. cit., p. 610).

⁵² Jalapa, Tabasco et Villa Nueva.

années de 1866 et 67. Dans cette longue marche, nous avons perdu deux soldats de notre compagnie, qui furent enterrés dans deux petits villages avec l'assistance de toute la compagnie. Deux autres avaient déserté, qui allèrent aussi chercher leur mort sans doute. S'ils avaient déserté dans les premiers temps, quand les libéraux faisaient appel à tous les Français avec de magnifiques promesses, ils auraient été bien reçus. Maintenant, c'était trop tard. À Queretaro, dernière grande ville avant Mexico, nous nous arrêtâmes huit jours⁵³, dans cette ville qui devint tristement célèbre quelques temps après, par la mort du pauvre empereur Maximilien. Quand nous arrivâmes dans la capitale⁵⁴, elle était bondée de soldats, de Français, de Belges, d'Autrichiens et de *margouillas*⁵⁵, nom qu'on avait donné à ces prétendus soldats impériaux. Mais c'était Bazaine qui tenait encore cette capitale sous ses lois tyranniques civiles et militaires, il avait une armée de policiers mouchards armés de sabres, de poignards et de revolvers, qui parcouraient la ville, jour et nuit, semant la terreur, surtout chez les débiteurs auxquels ces policiers-bandits faisaient payer de fortes amendes, souvent sans le moindre motif. L'empereur Maximilien n'était rien du tout, là. En même temps, notre potentat Bazaine, le dieu de Loizillon, faisait scier toutes les pièces de canons de la citadelle, démolir les affûts, défaire les paquets de cartouches pour mettre les capsules de côté et jeter la poudre à l'eau⁵⁶. Et Loizillon avait dit dans une lettre à son amie de Paris que ce « Bazaine, homme intelligent, très adroit et ayant conscience de sa valeur, ayant des idées saines et justes, et serait le meilleur guide à donner à Maximilien, qu'avec lui et une bonne armée, ce Maximilien aurait pu, au bout de dix ans, être maître absolu au Mexique, et aurait été à même de

⁵³ J.-M. D. y arrive pour le premier de l'an. G. L. Niox (op. cit., p. 670) indique que le général de Castagny formait le dernier échelon avec, entre autres, un bataillon du 7^e de ligne qui quitta Léon le 28 décembre 1866. Le même Castagny quitte Queretaro, le 8 janvier, soit huit jours plus tard (Loizillon, op. cit., p. 433).

⁵⁴ Le 15; janvier 1867 (Niox (G. L.), op. cit., p. 694 et Loizillon, op. cil., p. 433).

⁵⁵ Margouillat : lézard gris (Dictionnaire Larousse). Nom probablement donné à certaines unités mexicaines impériales qui portaient un uniforme gris.

⁵⁶ « Les projectiles qu'on ne pouvait emporter et que d'ailleurs l'artillerie mexicaine n'aurait pu utiliser, furent brisés et d'importantes quantités de poudre noyées dans les fossés de la citadelle [de Mexico], [...] Enfin, sous prétexte d'en faire régulièrement la remise, et, dit le maréchal [Bazaine], pour les soustraire d'un coup de main possible, les pièces de campagne d'artillerie mexicaine furent enlevées des remparts et enfermées dans la citadelle ... » (Niox (G. L.), op. cil., p. 695).

rembourser à la France tous ses frais⁵⁷ ». Pauvre fou ! Ce Loizillon était bien digne d'être l'ami intime de cet idiot prince Bibesco, qui a aussi écrit autant d'imbécillités sur cette guerre de Mexique que lui-même. Un jour, j'étais à commander la corvée des démolitions de la citadelle, les défaiseurs de paquets de cartouches, quand le pauvre sire Maximilien vint à passer à cheval devant la porte où je me trouvais⁵⁸. Ayant jeté un coup [d'œil] dans l'intérieur où il vit tant de soldats en travail, il s'arrêta près de moi, et me demanda en assez mauvais français qu'est ce que ces soldats faisaient là-dedans. Je lui dis carrément ce qu'ils faisaient. Alors, il partit sans plus rien dire, mais en me saluant comme si j'eus été son supérieur. Et par le fait, j'étais plus que lui. J'étais caporal remplissant les fonctions de sergent, tandis que lui n'était qu'un simple rien de tout. Cependant, voyant que cet imbécile avait l'intention de rester là après nous, un jour, je pris une feuille de papier pour lui écrire, lui expliquer la situation dans laquelle il était au Mexique, et dans laquelle, pire encore, où il allait se trouver après le départ de l'armée française. Mon ami de Durango m'avait si clairement expliqué toutes les questions politiques et autres concernant son pays et, le long de la route, j'en avais encore trouvé de bons libéraux qui n'avaient plus peur maintenant de parler, et me confirmèrent tout ce que m'avait dit l'ami de Durango. Je ne sais pas si cet empereur de paille vit ma lettre, car ces malheureux rois et empereurs sont toujours entourés de légions de courtisans qui ne veulent pas que

⁵⁷ Texte original : « Le général Bazaine est un homme d'une grande intelligence, très adroit, très habile, sachant tourner les obstacles lorsqu'il ne peut les franchir, mais arrivant toujours à son but. Avec la conscience qu'il a de sa valeur, la considération dont il jouit, la grande connaissance qu'il a déjà du pays, il saurait imposer des idées justes et saines, et serait le meilleur guide à donner à Maximilien auquel il rendrait d'importants services. Il saurait, je ne dirais pas éviter, je ne dirais pas éviter complètement, mais du moins atténuer beaucoup les froissement d'amour-propre qui ne vont pas manquer de se produire lorsque Maximilien va arriver avec sa suite d'officiers autrichiens. De tous ces éléments hétérogènes de Français, de Mexicains et d'Autrichiens, il saurait former un tout homogène. [...] Avec les libéraux, le brigandage serait bientôt exterminé, et cette si grande plaie guérie, le Mexique deviendrait bien vite un pays riche et florissant. Au bout de dix ans, il pourrait se passer de l'armée française, et rembourser à la France les frais de la guerre. » (Loizillon, op. cit., p. 111-112).

⁵⁸ À propos de cet épisode, cf. Keratry (E., comte de), *Élévation et Chute de l'empereur Maximilien*, Paris, 1867, p. 342 : « Au moment où on brisait nos projectiles, deux Mexicains, vêtus en costume de ville, se présentèrent à la porte de la citadelle encore occupée par nos soldats; arrêtés d'abord par la consigne du factionnaire qui interdisait l'entrée à des inconnus, ils pénétrèrent. Les deux étrangers étaient l'Empereur et le général Marquez. C'était la première fois de son règne que Maximilien visitait la forteresse ... »

leurs maîtres sachent rien de vrai de ce qui se passe dans leurs royaumes. Cependant quelques jours après, Maximilien avait quitté Mexico clandestinement, et alla jusqu'à Orizaba. Mais là, il fut arrêté et retourna dans la capitale. Bien des gens, de ceux qui ont connu quelque chose de cette misérable guerre, se sont demandés quelle idée ou quelle force ou quelle folie avait fait retourner Maximilien à Mexico, au moment même où l'armée française allait la quitter pour toujours. L'explication n'était pourtant pas bien difficile. Tous les cléricaux qui s'étaient ralliés à Bazaine et à Maximilien, [qui avaient] trahi et vendu leur pays à ceux-ci, se voyant perdus, voulurent au moins que celui à qui ils avaient vendu leur patrie, reste là pour mourir avec eux. Ils n'eurent pas grande peine à persuader à [sic] ce pauvre ignorant qu'il serait maintenant vraiment empereur du Mexique, une fois Bazaine parti ; que le peuple mexicain profondément religieux et n'écoulant que la voix du clergé, le proclamerait à l'unanimité et avec enthousiasme dès qu'il serait délivré du tyran Bazaine. Et le pauvre imbécile les crut, et se laissa faire. De retour à Mexico, et lorsque les dernières troupes françaises furent parties, on lui montra une armée, l'armée impériale à la tête de laquelle il n'avait qu'à marcher à la rencontre de l'armée républicaine. Celle-ci fuirait immédiatement, ou plutôt se rendrait à discrétion à son empereur catholique, le sauveur du Mexique. Et l'idiot, enivré par la gloire et aveuglé par l'ignorance de toutes choses, monta à cheval et marcha à la tête de ses *margouillas* jusqu'à Queretaro, où il fut immédiatement abandonné par toute son armée impériale.

Tous les Mexicains passèrent du côté de Juarez en criant : « Vive la République ! Vive Juarez ! » Sa Majesté Impériale, restée seule avec ses aides de camps, fut saisie, jugée, condamnée à mort et fusillée. Tout cela était arrivé comme me l'avait affirmé l'*amigo* Salvarez, sauf que *el Emperador*, au lieu d'être pendu, comme le disait *el mio amigo*, Juarez lui fit l'honneur de le fusiller. Ainsi finit l'Empereur et l'empire éphémère du Mexique ... *Sic transit gloria mundi*⁵⁹ ! L'impératrice Carlota devint folle⁶⁰. Voilà comment se termina cette campagne du Mexique tant glorifiée dès le

⁵⁹ Sic transit gloria mundi ! : Ainsi passe la gloire du monde !

⁶⁰ Charlotte de Belgique. Elle avait sombré dans la folie bien auparavant. Partie en Europe requérir le soutien de Napoléon III puis du Pape, elle développa une paranoïa, imaginant que des agents de Juarez tentaient de l'empoisonner.

début par les courtisans, les sénateurs et les députés de Badinguet, et considérée par eux comme « la plus belle pensée du règne ». Ce drame de Queretaro ne s'était passé bien entendu qu'après notre départ, et nous n'en sûmes rien même, qu'à notre retour en France.

Nous fûmes encore les derniers à quitter la capitale⁶¹ qui était le duché de notre coquin Bazaine, que les républicains auraient bien voulu pouvoir fusiller aussi. Mais le criminel était, comme disait Loisillon, « très intelligent, très adroit et savait tourner les obstacles quand il ne pouvait pas les surmonter, avec la conscience qu'il avait de sa valeur⁶² ». Il dut trouver dur, tout de même, de quitter cette belle capitale qui était à lui, étant duc de Mexico, et où il s'était remarié avec une comtesse richissime⁶³, et où il avait tant fricoté et dansé depuis trois ans. On nous disait qu'il voyageait avec nous. Cependant, on ne le voyait jamais. Il devait rester caché dans quelque voiture avec son trésor. Nous suivîmes, en descendant de Mexico, la même route que nous avions déjà suivie en montant, et arrivâmes à Passo del Mache⁶⁴ où nous avons passé la première nuit couchés sur la terre mexicaine.

Nous étions toujours les derniers, à l'arrière-garde, qui est le poste d'honneur quand on bat en retraite. Là, à Passo del Mache, nous eûmes l'honneur de recevoir les dernières balles des Mexicains, tirées là-bas sur l'armée française. Lorsque le soir nous étions en train de manger la soupe, des coups de feu retentirent dans le bois en face de nous, et plusieurs balles vinrent tomber au milieu du camp. Nous prîmes les armes, et on nous mit en position, prêts à former le carré en cas d'attaque. Mais les cavaliers rouges, après avoir déchargé leurs armes, s'éloignèrent sans doute, car on n'entendit plus rien. Mais nous restâmes en qui-vive toute la nuit. Du Passo del

⁶¹ « Le 5 février [1867], à dix heures du matin. » (Niox (G. L), op. cit., p. 696 et SHAT, 4 M 7, folio 184 v0).

⁶² Voir texte original, note 387.

⁶³ Maria Josepha de la Pena y Barragan : comtesse, seconde femme du maréchal Bazaine qu'elle épousa le 26 juin 1864.

⁶⁴ « Le 2e bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant de Musset accompagne le général de Castagny et arrive [...] le 28 [février 1867] à Paso. " (SHAT, 4 M 7, folio 185).

Mache nous marchâmes encore jusqu'à Carneron⁶⁵, là où eut lieu le plus terrible et le plus glorieux fait d'armes de toute cette campagne, et que j'ai rapporté. Là, un train vint nous prendre pour nous conduire à Vera Cruz⁶⁶. En sortant de Cameron, nous vîmes encore dans le bois, le long de [la] ligne, des cavaliers rouges qui nous firent un dernier adieu en tirant quelques coups d'escopette derrière le train. Une heure après, la république mexicaine était délivrée de la présence « *de los esclavos y bandidos de Napoleon tercero, el assassino*⁶⁷ ».

En effet, en arrivant à Vera Cruz, nous passâmes immédiatement du train dans le chaland⁶⁸ qui nous conduisit à bord du *Souverain*⁶⁹, le plus grand navire que la France possédait alors. J'avais ainsi passé deux fois par la Vera Cruz sans avoir rien vu de cette ville que le quai. Bazaine était aussi à bord, disait-on, mais il se cachait, là aussi, comme il s'était caché en route depuis Mexico. Cette honteuse et pitoyable retraite, ces coups de pied au derrière qu'il avait reçus des Américains et des libéraux mexicains l'avaient sans doute rendu malade. Au moment que nous arrivions sur le *Souverain*, un autre grand transport, le *Magenta*, se mettait en route, bondé de troupiers comme le nôtre. Le golfe du Mexique était terriblement agité, la mer formait de véritables montagnes roulantes, derrière lesquelles nous perdions de vue le *Magenta*, comme s'il était englouti. Nous ne tardâmes pas à nous mettre en route à notre tour. L'énorme masse du *Souverain*, le rentre rempli de fer, de chair et d'os, eut de la peine à se mettre en mouvement au milieu de ces montagnes liquides. Je

⁶⁵ Camerone : bataille du 30 avril 1863, date anniversaire de la fête de la Légion étrangère française. Une soixantaine de légionnaires y firent face à 6000 cavaliers mexicains.

⁶⁶ « Le 9 [mars, donné en marge] au matin, les 2 bataillons sont dirigés en chemin de fer de Soledad à Vera Cruz." (SHAT, 4 M 7, folio 185).

⁶⁷ *De los esclavos y bandidos de Napoleon tercero, el asesino* : des esclaves et des bandits de Napoléon III, l'assassin.

⁶⁸ Le corps expéditionnaire français fut évacué entre le 18 décembre 1866 et le 11 mars 1867. Le maréchal Bazaine était sur le *Souverain*. 30 bâtiments de guerre et 7 paquebots de la Compagnie Transatlantique convoyèrent les 28693 hommes, et les 351 chevaux de l'expédition.

⁶⁹ J.-M. D. semble être alors passé du 2e au 1er bataillon, car il décrit le trajet du *Souverain* où, selon l'historique du 7e de ligne, est embarqué ce bataillon. Le Castiglione transportant le 2^e bataillon suivit un trajet différent : « le 1er bataillon et l'état-major sur le vaisseau le *Souverain*, qui est également destiné à transporter son excellence le maréchal commandant en chef, le 2e Bataillon" sur le vaisseau Castiglione. Les 2 vaisseaux quittent la rade de Vera Cruz le 12 mars et naviguent isolément." (SHAT, 4 M 7. folio 185).

pensais d’abord que ce colossal bâtiment de neuf étages, plus grand que la cathédrale de Mexico, était fait pour défier la fureur des flots. Je me trompais, car bientôt je vis cette masse ballottée par les énormes vagues de tribord et à bâbord, d’avant, derrière, lancé au sommet des vagues comme une simple coquille de noix. Et cela dura ainsi deux jours et deux nuits. Le bâtiment avait été complètement démâté, afin de lui donner plus d’équilibre. Il marchait à la vapeur, du moins la machine tournait, mais je crois bien que le bâtiment n’avançait guère, la force de cette machine étant insuffisante à faire mouvoir cette masse quand elle ne pouvait se servir de ses voiles. Nous allions cependant vers le nord, suivant par conséquent une route opposée à celle par laquelle nous étions entrés dans le golfe du Mexique. Nous passâmes en allant entre les côtes sud de Cuba et la Pointe de Yucatan, et nous sortions en suivant les côtes nord de Cuba entre elles et la pointe de la Floride. Là, nous repassâmes encore une fois le Tropique du Cancer. La mer s’était enfin calmée, et le navire put remettre ses mâts et ses voiles, et prendre sa marche ordinaire jusqu’à La Havane⁷⁰. Là, on s’arrêta pour prendre des provisions, et j’eus l’agrément de pouvoir *hablar*⁷¹ encore pour la dernière fois la belle langue de Cervantès et de Quichotte de la Manche pendant vingt-quatre heures avec les marchandes de fruits, qui entourèrent notre navire pour nous vendre de ces beaux fruits savoureux et nourriciers des tropiques.

À partir de La Havane, nous ne touchâmes plus aucune terre jusqu’à Lisbonne, où le *Souverain* stoppa seulement quelques heures, je ne sus pourquoi. Puis [nous] arrivâmes à Gibraltar⁷² où on s’arrêta devant des rochers en gradins, garnis de pièces de canons du haut en bas. Il ne ferait pas bon approcher de ces rochers sans demander la permission à John Bull⁷³ ! Le gouverneur de ces rochers vint à notre bord pour passer la revue des marins et de nous autres aussi, et plus encore, sans doute,

⁷⁰ « Le *Souverain* sur lequel se trouve l’état-major et le 1er bataillon relâche les 22, 23, 24, 25 et 26 mars à La Havane. » (SHAT, 4 M 7, folio 185 v0).

⁷¹ *Hablar* : parler.

⁷² J.-M. D. est ici en désaccord avec l’historique du 7^e de ligne (SHAT, 4 M 7, folio 185 v0) : « les 17 & 18 avril à Sayal (Açores) qu’il [le *Souverain*] quitte le 18 au soir, arrive à Gibraltar le 26 et part le 28. »

⁷³ John Bull : Jean Taureau, personnage créé par J. Arbuthnot (*Histoire de John Bull*, 1712). Il fut popularisé par le journal humoristique *The Punch* qui l’utilisa pour personnifier le peuple anglais.

pour saluer le duc et la duchesse de Mexico et aussi le petiot, car on disait que madame la duchesse avait fait un petit gosse en route, et justement pendant la tempête⁷⁴. Quelle belle naissance pour le fils d'un grand héros! On aurait dû le baptiser l'enfant de la tempête. Ce jour-là, tout le monde vit la figure macabre de Bazaine, que nous n'avions pas vu depuis Mexico. La visite du gouverneur anglais ne dura pas longtemps, heureusement pour le maréchal-duc qui ne tenait pas beaucoup, assurément, à entretenir ce gouverneur de ses tristes aventures du Mexique. La musique eut le temps seulement de jouer les deux rigodons nationaux, le *Partant pour Syrie*⁷⁵, et le *God Save the Queen*⁷⁶. De Gibraltar à Toulon, nous essayâmes encore une petite tempête, pendant laquelle un malheureux matelot fut tué raide par un coup de palan à la tête, qui le jeta du haut du grand mât sur le pont. C'était un père de famille. On fit une quête à bord pour sa veuve et ses enfants. Débarqués à Toulon⁷⁷, nous allâmes camper à l'endroit même d'où nous étions embarqués huit ans auparavant pour la guerre d'Italie, puis le lendemain nous nous mîmes en route, sac au dos, pour aller à Aix par la même route que nous avions suivie pour aller en Italie.

⁷⁴ Mme Bazaine donna effectivement naissance à un enfant dans le bateau.

⁷⁵ *Partant pour la Syrie* : romance écrite en 1810 qui passait pour être l'œuvre de la reine Hortense. Elle devint la marche officielle de toutes les fêtes du Second Empire (Larousse Universel).

⁷⁶ *God Save the Queen* : Dieu sauve la Reine, l'hymne national anglais.

⁷⁷ Le 3 mai 1867. J.-M. D. rejoint le dépôt de son régiment à Aix. « Toulon où il arrive le 2 mai au soir, débarqué le 3 mai. » (SHAT, 4 M 7, folio 185 v^o).

